



Paul nourrit des plans ambitieux.

Le printemps était revenu, et une grande activité règnait dans les fermes. Le temps de repos était écoulé, il fallait travailler; mais aussi les paysans en avaient assez de se reposer; trop longtemps, à leur grè, ils avaient dû rester au coin de l'âtre; trop souvent, durant les longues veillées d'hiver, ils avaient regardé en baillant la pendule, pour s'assurer si le temps d'aller se coucher n'était pas encore là. Une autre vie commençait à présent; il fallait labourer, semer, herser... dans l'espoir d'une riche récolte.

Paul Ménard était tout fier; il commençait vraiment à être le maître. Et il dressait la tête, lorsque les valets venaient lui demander ce qu'ils devaient faire. Maître, quel beau titre! Il se sentait presque un roi! N'était-il pas le roi, à la ferme, le roi des prés et des champs, le roi de tout un petit peuple de travailleurs?

Mais la mère Ménard avait aussi son mot à dire, elle aussi avait à commander, à examiner, à décider!

Cela ne plaisait guère au fils, mais il se tut au début, par respect.

Mais Paul nourrissait des plans ambitieux, et, certain soir, il les exposa.

La mère Ménard avait remarqué les préoccupations de son fils, et elle lui demanda, déjà inquiète:

— Qu'y a-t-il donc, mon enfant? Aurais-tu des ennuis avec les travailleurs? Que se passe-t-il?

— Mère, il y a longtemps que j'aurais voulu te parler sérieusement.

— Pourquoi avoir tant tardé. Ne suis-je pas ta mère?

— Je voudrais me marier, fit le jeune homme d'un ton bref.

La paysanne regarda son fils d'un air surpris, même effrayé.

— Te marier? balbutia-t-elle. Déjà?

— Et pourquoi non? J'ai l'âge!

— Ne te plais-tu pas, ici?

— De nouveau cette méfiance, ces questions!

— De la méfiance? Aurais-je de la méfiance pour mon propre fils? Non, Paul, je te comprends! Tu veux être le maître, hein? Ta mère te gêne! Oh! une mère a beaucoup de clairvoyance! Je ne veux pas être un ennui! Mais, Paul, aie encore un peu de patience! Tu fais un bon apprentissage, maintenant. . .

— Je n'ai plus besoin d'apprendre! Nul ne connaît mieux le métier que moi! interrompit le vantard.

— On a toujours quelque chose à apprendre! Je suis opposée à ton mariage, pour le moment!

— En ce cas, il est inutile de continuer à en parler! fit irrévérencieusement le mauvais fils, et, furieux, il sortit de la chambre.

La fermière sanglota. Que se passait-il donc dans le cœur de son fils?

Le lendemain, elle voulut reprendre la conversation, mais, dès les premiers mots, Paul l'interrompit:

— Tu ne veux pas que je me marie! Taisons nous donc!

Et dès lors, Paul fut mécontent de tout. Il injuriait les valets, travaillait à contre-cœur et fréquentait plus que jamais les auberges. Par un soir de dimanche, il se trouvait, avec quelques villageois, dans un cabaret. Les jeunes gens buvaient et jouaient avec frénésie; à diverses reprises, des querelles surgirent; les jurons et les malédictions éclataient, les poings s'abattaient sur les tables, faisant s'entre-choquer verres et bouteilles. Tout à coup, une violente dispute éclata: l'on s'accusait mutuellement de tricher. En un moment, tout fut sens dessous. Tables et chaises furent renversées, les verres et les bouteilles vinrent se fracasser sur le sol, jusqu'à ce que le patron, un solide gaillard, s'interposât:

— Allez vous battre ailleurs, fit-il, ou j'appelle le garde.

La querelle s'appaisa et les batailleurs s'éloignèrent en grommelant.

Le lendemain, Louis, le garde-champêtre, se présenta au Clos-feuillu.

— Le bonjour, mère Ménard! Où est votre fils?

— Mon fils? . . . que s'est-il passé, Louis? . . . Qu'a-t-il fait, mon Paul?

— Une rixe . . .

— Où cela va-t-il? gémit la brave femme. Il s'est battu! . . . Yaura-t-il procès, Louis?

— Non, pour cette fois! Mais il faut que je voie Paul. Ah! le voilà!

Le jeune homme, qui avait vu entrer le garde, pénétra effrontément dans la cuisine.

— Que viens tu raconter, Louis? fit-il d'un ton provocant.

— Chut, chut! . . . soyez un peu plus modeste! Votre conduite d'hier n'est pas à votre honneur.

— Qu' ai-je donc fait?

— Vous le savez mieux que moi, et le bourgmestre vous fait savoir que pour cette fois il ne vous poursuivra pas, à condition que vous indemnisiez l'aubergiste. Mais ne recommencez pas, ou il vous en cuira. Et voilà ce que j'avais à vous dire.

Et le garde, après avoir salué la mère, quitta la ferme.

La mère Ménard était fort indignée.

— Ah! s'écria-t-elle, tu veux traîner devant les tribunaux le nom de Ménard, si respecté jusqu'à présent! Tu veux m'attirer ce déshonneur! Le père n'aura donc pas de repos dans sa tombe? Paul, Paul! est-ce pour cela que je t'ai élevé? Et la malheureuse mère éclata en sanglots.

— Comme tu exagères! s'écria le fils. Et tout ça pour une dispute! Le bourgmestre croit-il me faire peur?

— Ton père n'a jamais dû être admonesté par le bourgmestre, Paul!

— Je suis assez grand garçon pour savoir me conduire tout seul! dit encore le méchant fils, et, en sifflotant, il se rendit aux champs.

— Me poursuivre, moi, maître Ménard! Je voudrais les y voir! songea le jeune homme. Que s'imagine-t-il donc, ce bourgmestre!

— Déjà à la besogne, Paul? demanda un fils de fermier, en s'approchant de notre triste héros.

— Déjà? Et il est neuf heures, Alphonse!

— Lorsque j'ai bu le dimanche, il faut que je me promène le lundi! On dirait que cent marteaux me triturent la cervelle.

— As-tu déjà vu Louis?

— Louis, le garde ? répéta Alphonse. S'agit-il de la rixe d'hier au soir ?

— Oui.

— Pas de poursuites, j'espère ? s'écria Alphonse, effrayé.

— Nullement. En as-tu si peur ?

— J'ai déjà été condamné, conditionnellement. Si les juges me revoient, j'aurai double ration. Et je n'aimerais guère être coffré ! Donc pas de poursuites ! En es-tu sûr ?

Paul rapporta les paroles du garde.

— Il faut que nous payions immédiatement le cabaretier, reprit Alphonse. J'y vais de ce pas, pour lui demander ce qu'il lui faut, et chacun paiera sa part. Les juges ne badinent pas là-dessus !

— Soit, nous terminerons l'affaire. Mais que le bourgmestre ne s'imagine pas m'avoir fait peur !

— Méfie-toi de l'autorité, Paul ! Elle est toujours la plus forte.

Alphonse parlait d'expérience. Ses traits bouffis disaient éloquemment que c'était un buveur invétéré, et un ivrogne arrive aisément en contact avec la justice.

Le camarade de Paul s'éloigna.

Paul eut encore une visite à subir. Vers midi, Fortin vint le voir aux champs.

Fortin était avare en paroles. Il s'exprimait rarement en phrases complètes, mais ce qu'il disait était plein de bon sens.

— Hm, Paul... appris de vilaines choses... querelle... bataille...

— L'on exagère !

— Possible... crois pas... fréquente trop les cabarets... mauvaise habitude... tu recherches ma Julienne... beau couple... hm... hm... elle aussi, d'excellente famille... mais je ne donnerai pas ma fille à un buveur... je verrai... surveillerai ta conduite... bonjour !...

Et Fortin s'en fut. Paul rentra également, car la cloche venait de sonner midi. Il n'avait pas d'appétit, à cause de ses libations de la veille.

— Vilain bougre ! Vieille perruque, grommela-t-il, viens-tu me faire aussi la leçon ? Je ne suis pas en peine de trouver une femme ! Dix, s'il le fallait... Mais, poursuivit-il, devenu plus calme, Fortin est riche, sa fille sera un beau parti... Avec la dot de Julienne et mes sous, je

pourrai avoir la plus grande ferme à la ronde . . . Soit, Fortin, je serai sage ! Tu me tiens encore, mais nous verrons !

Paul fréquenta moins les auberges. On ne pouvait plus dire de lui qu'il était un pilier de cabaret. Et pourtant le jeune homme voulait boire, toujours boire. En cachette, il apporta de l'alcool à la maison, et, le soir venu, dans sa chambre, il satisfaisait sa vilaine passion.

Le jeune homme devenait renfermé, parlait peu, ne sifflait plus et semblait attristé. Mais lorsqu'il visitait Fortin, qui le recevait toujours avec aménité, il jasait avec entrain et se montrait le gars le plus joyeux de la terre.

— C'est redevenu le Paul de jadis, dit le fermier à sa femme . . . la leçon a profité . . . une erreur est excusable, en somme. Paul a eu du remords et a quitté ses mauvais camarades. J'en ferai mon gendre !

Et en écoutant ces dernières paroles, Julienne ne se sentait pas de joie, car elle aimait le jeune Ménard.

A. HANS.

LE CLOS-FEUILLU ET SON MAITRE.

DESSINS DE - -
E. VAN OFFEL.

IMPRIMERIE L. OPDEBEEK,

- RUE ST. WILLEBRORD 47 -

- - - ANVERS. - - -

- - - 1912 - - -